

LE MARIAGE DE LUCE.

I

Les époux Voiselle tenaient, depuis plus de vingt ans déjà, un magasin, dans lequel ils n'avaient pas fait fortune. Parfaitement vertueux, honnêtes selon la vieille mode, ces deux êtres tout petits, humbles, parlant d'une voix très douce, blonds tous les deux et montrant sur leurs visages, une maladive pâleur, en s'étant toujours privés de tout, en ne s'étant jamais permis un plaisir, avaient amassé à grand'peine la somme de dix mille piastres. Aussi eut-il été impossible de comprendre le sans de ces existences sacrifiées si Dieu n'eût donné ici-bas aux époux Voiselle une récompense merveilleuse et digne de tous leurs mérites : leur fille Luce, alors âgée de dix-sept ans.

Elle était extraordinairement mince, grande, et son visage nacré, légèrement rosé, aux traits d'une finesse incomparable, couronné de cheveux d'un châtain rose, si fins qu'ils ne semblaient pas abondants, était posé sur un cou long et délicat, d'une blancheur de neige. Luce avait naturellement cette grâce rythmique de la démarche et du geste, que l'imagination nous représente comme réservée aux seules princesses ; mais la réclusion forcée produit quelquefois, par l'étiollement même, des types tout semblables à ceux qui nous montre l'aristocratie épuisée et mourante. Luce avait des yeux d'un bleu intense, ombragés de longs cils, et le moindre rayon de lumière embrasait sa chevelure, qui semblait alors resplendir d'une clarté céleste. Sa voix, faible comme elle, avait l'irrésistible charme d'un chant de harpe ; enfin, cette jeune fille bonne, ingénue, pure jusque dans le fond de son âme, avait toujours été pour ses parents une vivante et visible joie. Elle ne leur causa même pas un chagrin lorsque s'éveillèrent ses jeunes pensées ; car elle aimait précisément le seul être à qui monsieur et madame Voiselle avaient toujours rêvé de la marier : son cousin Onésime.

Commis dans la rue Ste Catherine, Onésime était un garçon de vingt-six ans, maigre et faible comme tous les gens de cette famille, mais armé d'une bonté angélique et d'un indomptable courage. Son visage mal dessiné et pauvre, sa bouche timide, ses cheveux du rouge le plus vulgaire eussent éloigné de lui toute sympathie si la flamme de la volonté et du dévouement n'eût brillé dans ses yeux véritablement superbes. Mais l'instinct pur et subtil de Luce avait lu dans le cœur de ce travailleur acharné, très médiocrement intelligent et capable de donner pour les siens son sang jusqu'à la dernière goutte avec ravissement. Enfin depuis de longues années déjà, Voiselle avait pu juger Onésime qui avec une économie presque sur-naturelle avait jusque là économisé tout ce qu'il gagnait sans prélever sur ses appointements autre chose que la somme nécessaire à l'achat de son linge et de ses modestes habits.

Quant à Madame Elise Voiselle, chaque jour elle était plus touchée par la droiture de cet excellent jeune homme qui en toute occasion lui montrait une affection profonde et un respect filial. Le plan des Voiselle était infiniment simple ; arrivés déjà près de la cinquantaine, ils voulaient, en les mariant, céder leur fonds à Onésime et à Luce, et se retirer dans le village natal où, sans presser leurs enfants et en attendant qu'ils eussent réalisé quelque bénéfice, si cela devait arriver, les vieux époux vivraient avec leurs revenus.

C'est ainsi qu'ils avaient cru arranger l'avenir ; mais les plus humbles désirs sont ceux qui se réalisent le moins, et la destinée semble prendre à tâche de nous prouver qu'elle se gouverne par des motifs infiniment compliqués et bizarres, dont l'apparente incohérence déconcerte notre entendement.

II

Un jour que madame Voiselle et sa fille étaient sorties pour d'indispensables achats, et que le père était seule à la maison, il vit s'arrêter brusquement devant son magasin une voiture découverte, à laquelle était attelé un cheval fumant, comme surmené, à la bouche blanche d'écume, qui frappa le pavé de ses pieds impatients et en fit jaillir des étincelles. De cette voiture descendit un homme, un géant, un colosse, rouge comme une pivoine, à la barbe frisée et noire, qui entra dans la maison comme un ouragan et qui, saisissant monsieur Voiselle dans ses bras terribles, lui appliqua sur les joues deux baisers pareils aux claquements d'un fouet. Après quoi, s'asseyant sur une frêle chaise, qu'il brisa net, et assénant sur le comptoir un coup de poing formidable :

— « Cher monsieur Voiselle, cria-t-il d'une voix qui fit tressaillir et trembler les vitres, le diable m'emporte si je ne suis pas amoureux de votre fille, et la preuve c'est que je viens vous la demander en mariage ! Oui, ne vous étonnez pas, depuis que je suis de retour, je regarde mademoiselle Luce à travers les vitres, je la vois passer dans le quartier, avec sa mère ; ça m'a frappé là en plein, et je vous donne ma parole d'honneur que si vous ne me l'accordez pas, je ne fais sauter la cervelle ! — ais, monsieur, dit le petit Voiselle stupéfait, à qui ai-je l'honneur ?

— Vous ne me reconnaissez pas ? cria le colosse, voilà une bonne farce. Fulcarade, le fils de votre ami le boucher Fulcarade, le petit Antony, que vous avez si souvent fait sauter sur vos genoux, et à qui vous avez donné tant de soldats de plomb et bons hommes en pain d'épice ! Je suis ce que vous allez me dire ; enfant et même adolescent, j'étais un mauvais sujet et un brise-tout. J'avais crevé pas mal de chevaux quand mon père m'a établi à New-York, ou, comme lui, j'ai fait fortune. Le brave homme n'est plus : je suis de retour, mais avec de la sagesse en plus et du plomb dans la tête ; j'ai repris l'administration de la boucherie-Fulcarade : — me voilà à la tête de cent mille piastres, et j'adore mademoiselle Luce ! Allons, monsieur Voiselle, un bon mouvement ; tutoyez-moi comme autrefois, et dites moi : « Je te donne ma fille !

— Mais, dit le marchand, je ne te la donne pas du tout ; j'ai sur elle d'autres projets.

— Oui, dit Fulcarade, elle aime Onésime, un petit être inoffensif, auquel je m'intéresserais volontiers comme vous le faites vous-même. Mais ce commis n'est pas bon à faire un mari. C'est un ange, qui ne possédera jamais mille piastres. Il fera croupir mademoiselle Luce dans la misère, et vous avec elle. Moi, au contraire, je la mettrai dans le satin et dans l'or, comme une princesse qu'elle est. Ecoutez-moi, il n'y a qu'un mot qui compte. Par contrat, je reconnaitrai à mademoiselle Luce un apport de vingt mille piastres, et en outre, le jour de la signature, je lui mettrai dans la main un portefeuille contenant, en bons billets de banque, deux mille piastres, afin qu'elle puisse se donner la meilleure de toutes les joies, celle de créer votre bonheur matériel. Quant à Onésime, s'il y consent, je m'engage à lui fournir chez moi-même une haute situation commerciale. Vous dirai-je plus ? Il ne tiendra qu'à lui d'épouser ma sœur Berthe, avec une dot dont un banquier se contenterait. Que diable ! si ce garçon vaut la moitié de ce que nous l'estimons, il ne voudra pas, pour un amour sans issue possible, nous rendre tous misérables ! Oui le bon sens, la raison, l'intérêt de votre amour paternel exigent que vous me donniez mademoiselle Luce. Ne me répondez pas ! Non, ne me répondez rien ; je reviendrai demain, quand vous aurez réfléchi. »

III

Fulcarade sortit comme une trombe, non sans avoir accroché sur son chemin et renversé à terre un vase plein de fleurs qui se brisa en mille pièces. Très peu ébloui par ses brillantes offres, monsieur Voiselle, qui désirait voir sa fille heureuse plutôt que riche, n'eut pas un instant d'hésitation, et se promit bien de conserver Luce à son cher Onésime. Sa femme, mise au courant de tout, pensa comme lui ; quant à Luce, n'était-elle pas tout entière à son profond et immuable amour ? Mais ce fut bien pis encore, lorsque, le lendemain, les deux femmes eurent vu Fulcarade. Ce géant, qui était forcé de se baisser pour entrer dans le magasin et qui ne pouvait faire un geste sans briser quelque chose, non par maladresse, mais parce que rien ne résistait à ses mains d'acier, les jeta dans une sinistre épouvante. Jamais refus ne fut plus complet, plus net, plus décisif que celui dont le riche boucher eut à subir le coup imprévu. Luce devait l'épouser pourtant, et elle l'épousa ; et les Voiselle qui, à eux trois, n'avaient qu'une même âme, firent ce qu'ils ne voulaient pas faire, car dans la vie sociale nul d'entre nous n'est indépendant du groupe auquel il appartient. Tout le quartier persuadé par Fulcarade, objurgua, prêcha, raisonna le marchand, et finit par alarmer sa conscience.

Les voisins, les vieux amis, les parents, et leurs femmes, leurs fils, leurs filles, accablèrent Voiselle de discours, de prières, de raisons, comme s'il se fût agi de convertir un Caraïbe à la vraie foi. On lui représenta que pour un caprice chimérique, il sacrifiait le bonheur, le bien-être de sa fille, sa vie peut-être ; car si faible et si délicate qu'elle était, n'ayant que le souffle, comment résisterait-elle aux labeurs et aux privations imposés par la modicité des moyens ?

On finit par prouver au père qu'il se montrait mauvais père, on le lui dit, on le lui persuada ; Voiselle convaincu, mais la mort dans l'âme, dut à son tour convaincre sa femme. Luce, qui de ce moment sentit son cœur brisé, n'eut pas un instant l'idée de résister à ses parents, elle eût subi mille morts plutôt que de leur causer l'ombre d'un chagrin, et ce fut avec un héroïsme résigné qu'elle fit le sacrifice d'elle-même. Mais sa dernière entrevue avec Onésime, fut quelque chose de cruellement touchant ; car tous les deux chancelants et plus pâles que la neige, ces deux jeunes gens semblaient déjà envahis par les blancheurs funèbres du trépas. Luce étendit ses blanches mains de nacre, voulut dire un mot d'adieu ; mais elle ne put articuler une parole, et de grosses larmes coulèrent, comme des ruisseaux, sur son pâle visage. Onésime, dont la voix fut à peine entendue, rompit enfin le silence.

— « Oui, murmura-t-il, claquant des dents et tremblant de fièvre, je comprends, il le faut, c'est pour son bien... »

Il tomba à genoux devant Luce, baisa le bas de sa robe, et sortit battant l'air comme un homme ivre, et au bout d'un grand moment encore, la jeune fille entendit ses sanglots.

IV

M. Voiselle fut inflexible sur un seul point ; il ne voulut rien accepter de son gendre, ni de sa fille. Le festin de noces fut célébré avec une rare magnificence, dans la maison de campagne de Fulcarade. Fulcarade fut d'une gaieté effrayante, buvant, brisant tout, chantant des chansons à boire. Au bal, où Luce dansait, aérienne, comme un vague fantôme, il ne put contenir son impatience, et tout à coup, saisissant sa femme dans ses bras énormes, il l'emporta, comme une plume, devant les invités stupéfaits.